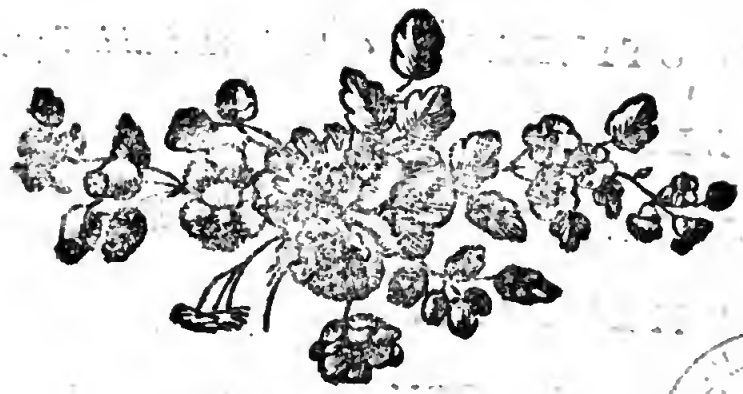
VA1 1529224

LA CACOPHONIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,



NAPOLI

A PARIS;

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXXVI.

PERSONNAGES.

SILVESTRE, *Meûnier.*

CLAUDINE, *ſa Femme.*

LUCETTE, *ſa Fille.*

VUIDE-GOUSSET, *Procureur ; rival de Vincent.*

VINCENT, *Couvreur ; Amant de Lucette.*

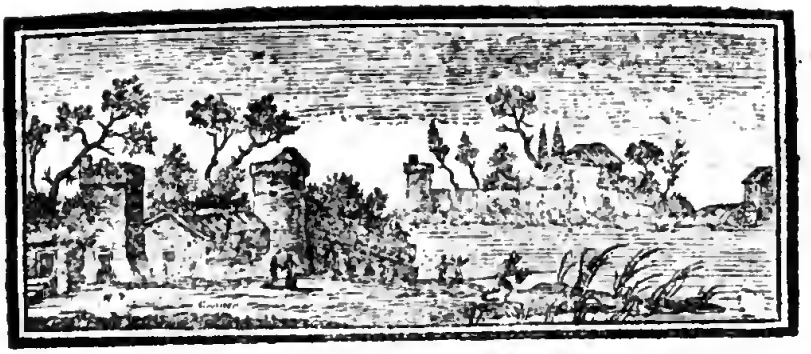
BROUTILLARD, *Clerc de M. Vuide-Gouſſet.*

GILLES.

M. PREND-TOUT, *autre Procureur.*

UN MEUNIER.

Madame CARPILLON, *Poiſſarde.*



LA CACOPHONIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SILVESTRE, CLAUDINE, LUCETTE.

SILVESTRE *entrant.*

JE ne demanderois pas mieux que je fuſſions tous d'accord, ſi cela ſe pouvoit; mais j'en ſommes palſangué bian éloignés.

CLAUDINE.

Pardine, tu veux toujours agir à ta tête, auſſi. Eſt-ce que tu crois qu'une femme n'a pas la ſienne? N'eſt-ce pas à une mere à marier ſa fille? Ne ſçait-elle pas mieux ce qui lui conviant qu'un homme?

SILVESTRE.

Patata; vous ne penſez, vous autres femmes, qu'à des ſornettes. Je voulons marier note fille à

note guiſe ; & piſque l'occaſion ſe préſente, je ſommes bian aiſe de la faire un peu bourgeoiſe.

CLAUDINE.

Ah ! palſandienne, je me ſoucie bian qu'elle ſe bourgeoiſiſſe, pour ne plus regarder ſes parens.

LUCETTE.

Je ne ſerai jamais capable de méconnoître mon pere & ma mere.

CLAUDINE

Tais-toi, quand la tête d'une femme eſt coëffée à la mode, & chargée de pretintailles, ça la renverſe ſans deſſus deſſous ; eſt-ce que tu aurois la vanité de vouloir épouſer Monſieur Vuide-gouſſet le Procureur, que ton pere veut te donner ?

LUCETTE.

Oh ! pour cela non, ma mere ; il eſt ſi vieux, ſi pâle, ſi maigre, qu'on ne ſçait pas ſi c'eſt un corps vivant.

SILVESTRE.

Oh ! tatiguoi, tant mieux. C'eſt ce qui prouve les grands eſprits. Ils ont toujours un air havre & décharné, qui vient de leur grand travail, & ce travail fait venir l'iau au moulin, comme on dit.

CLAUDINE.

C'eſt l'avarice, qui ne l'y permet pas de boire, de manger, ni de dormir. Il n'a que le ſouffle, il feroit auſſi mourir Lucette de défaillance.

LUCETTE.

Je le crois bien capable de cela.

CLAUDINE.

Et moi auſſi ; je ne voulons pas qu'elle ait à ſe plaindre de nous dans ſon mariage : pourrons-

nous li bailler ce qui li manquera ? Il faudra qu'alle aille le chercher cheux ſes voiſins. Eſt-ce que tu voudrois être réduite à ça, Lucette ?

LUCETTE.

J'en ſerois bien fâchée. J'aime bien mieux trouver chez moi mon petit ordinaire, que de l'aller chercher chez les autres ; ça ne fait pas d'honneur.

SILVESTRE.

Chanſons que tout ça. Eſt-ce que l'ordinaire d'un Procureur n'eſt pas aſſez pour la fille d'un Meûnier ? Qu'eſt-ce que tu peux li trouver de mieux dans le Village ?

CLAUDINE.

Un garçon que tu connois bien ; c'eſt Gervais ; le fils de ton ami, à qui tu la promettois tous les ſoirs, quand il revenoit de la pêche nous apporter de ſi bonnes anguilles. Son fils fait le même métier, il convient mieux à ta fille que ton Monſieur Vuide-gouſſet.

SILVESTRE.

Pardi voire ! Gervais ne reſſemble pas à ſon pere. Il eſt trop dépenſier. De l'humeur dont il eſt, il ira vendre ſon biau poiſſon à la Ville, pour boire, & ne li laiſſera que le goujon. Eſt-ce que ça t'accommodera ça, Lucette ?

LUCETTE.

Non, mon pere ; je ne voudrois pas de Gervais, puiſqu'il ne vous plaît pas.

SILVESTRE.

Eh bien ! entends-tu Claudine ? je ne la force pas de le dire. Moyennant ça, Lucette, tu conſentiras donc plus aiſément à prendre un Pro-

cureur de notre Élection encore ?

LUCETTE.

Non, mon pere ; je ne veux pas non plus du Procureur, puiſqu'il déplaît à ma mere.

CLAUDINE.

Tu refuſes donc le ſien auſſi-bien que le mien ; tu ne veux donc pas te marier ?

LUCETTE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

SILVESTRE.

Ah ! ah !... Il y a queuque godeluriau ſur le tapis qui t'empêche de faire note volonté, hom ! Je me doute que le petit Vincent, le Couvreux... Dis-nous un peu la vérité, Lucette.

LUCETTE.

Il eſt vrai que ſi c'étoit Vincent que vous me propoſiez... je ſerois plus obéiſſante.

CLAUDINE.

Ah bian oui ! obéiſſante, pour ce qui te plairoit, cela eſt bien aiſé. Je t'entends. Eh bian ! puiſque tu veux nous contrarier tous deux, tu en ſeras la dupe. Et ſi mon mari ne veut pas prendre mon parti, je prendrons le ſien, nous, & tu ſeras Procureuſe, là.

SILVESTRE.

Claudine, je te prends au mot.

CLAUDINE.

Pas ſi vîte, s'il vous plaît, Monſieur Silveſtre. Je voulons voir auparavent ſi à ſon âge alle aura la tête plus dure que nous ; je varrons ça.

SILVESTRE.

Ah ! oui, oui, j'varrons ; j'avons trop d'obli-

gation à Monſieur Vuide-gouſſet pour vous écouter. C'eſt lui qui me prête tout l'argent dont j'ai beſoin pour mes avances.... Ah ! ah ! Il aime ma fille, je me brouillerais avec lui. Oh ! que nenni ! oh ! que nenni !

CLAUDINE.

Bon ! il ne te prête pas ſon argent ſans un gros intérêt.

SILVESTRE.

D'accord ; mais il envoye ſon bled moudre à mon moulin... Chacun ſçait ſon métier ; ſuffit que je n'en ſuis pas la dupe. Tiens, dans ce moment même que mon griſon viant de mourir, il m'en faut un autre pour porter mes moutures, je n'ai pas le ſou. Qu'eſt-ce que je ferois ſans lui ?... Laiſſe-moi tranquille. Chacun ſçait ſes affaires ; je vais lui parler tout-à-l'heure.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

CLAUDINE, LUCETTE.

CLAUDINE.

JE ne te conſeille pas de me jouer le tour de donner la préférence à l'amoureux de ton pere. Souviens-toi que dans les petites hiſtoires du ménage une mere eſt plus capable de rendre de bons ſervices à ſa fille : prends-y bien garde. Va-t-en au moulin. J'ai affaire ailleurs. J'y vas bien-tôt retourner.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LUCETTE *ſeule.*

HEureuſement que mon pere & ma mere ne ſont pas d'accord. Cela pourra donner le temps à Vincent de ſe retourner. C'eſt lui que je vois.

SCENE IV.

LUCETTE, VINCENT.

VINCENT.

AH ! te voilà, Lucette. Eh bien ! ſçais-tu ce que ton pere & ta mere penſent pour moi ?

LUCETTE.

Pour toi ? Bon ! ils veulent me donner chacun un mari.

VINCENT.

Chacun un mari, dis-tu ? Tu ne pourras jamais réſiſter contre deux. Je n'ai donc plus d'eſpérance ?

LUCETTE.

Au contraire : j'aime bien mieux deux qu'un.

VINCENT.

Comment ? deux.

LUCETTE.

Eh ! oui. S'ils vouloient le même, nous ſerions perdus. Mon pere veut que j'épouſe le Procureur

Vuide-Gouſſet

Vuide-Gouſſet, & ma mere veut Gervais.

VINCENT.

Gervais ? Ah ! pour celui-là, je m'en déferai bien, il ſçait ce que peſe mon bras, quand nous avons querelle enſemble. Quand il s'agira de lui diſputer ma maîtreſſe, tu dois bien croire que cela relevera encore mon courage. Je ne m'inquiete pas de lui... Il n'y a que le Procureur... Diable ! un Procureur...

LUCETTE.

Bon ! il n'eſt pas ſi fort que Gervais.

VINCENT.

Non ; mais il ſe fait toujours ſuivre par ſes Clercs. Et puis avec les gens de chicane, les coups ne réuſſiſſent pas. Plus on les bat, plus ils ſont forts ; ils ne demandent que plaies & boſſes pour vous faire aſſigner. Ils font plus de mal avec une plume, qu'on ne peut leur en faire avec un bâton.

LUCETTE.

Eſt-ce que tu ne pourrois pas trouver d'autre moyen pour te défaire de lui ?

VINCENT.

Je ne ſçais pas ; mais j'ai oui dire que celui-là a fait tant de tours de paſſe-paſſe, qui le perdroient, ſi l'on pouvoit les prouver.

LUCETTE.

Oh ! Vincent, ſi tu pouvois...

VINCENT.

Tu crois bien que je ferai tout ce que je pourrai pour ſupplanter ce vieux bélître-là.

LUCETTE.

Hélas ! qu'eſt-ce que je ferai avec un vilain avare comme lui ?

VINCENT.

Je crois que tu ferois maigre chere.

LUCETTE.

Je m'en doute bien ; cela me fait trembler... Mais, j'entends quelqu'un. Ce ne peut être que mon pere, ſonge que le temps preſſe.

VINCENT.

Oui, oui ; je vais achever la couverture d'une maiſon ici près. Tiens, là-bas... & je te reverrai.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LUCETTE *ſeule.*

VOilà mon pere avec ſon Procureur. Allons-nous-en.

SCENE VI.

LUCETTE, SILVESTRE, VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD.

SILVESTRE.

POuvez-vous me faire un plaiſir, Monſieur Vuide-Gouſſet ?

VUIDE GOUSSET.

N'en doutez pas. Mais je vois votre fille qui s'en va; je voudrois lui parler.

SILVESTRE.

Bian volontiers. Lucette, viens ici, Lucette... Fais donc la révérence à Monſieur Vuide-Gouſſet.

(*Elle fait une très-petite révérence.*)

Eſt-ce comme ça? Tout bas donc pour Monſieur le Procureux, jarnigoi!

VUIDE-GOUSSET.

Laiſſez, laiſſez; ne vous fâchez pas. Bon jour, ma petite Lucette.

LUCETTE *à part.*

Sa petite Lucette... Bon jour, Monſieur.

VUIDE-GOUSSET.

Eh bien! mon enfant, avez-vous été bien aiſe de ce que je vous ai envoyé tantôt exprès de la Foire par mon Clerc? Ce n'étoit qu'un petit préſent.

LUCETTE.

Oh! bien petit!... Un paquet de gimblettes.

VUIDE-GOUSSET.

Ce n'eſt qu'en attendant. J'en ai de plus beaux à vous faire, en nous mariant, qui vous plairont ſûrement davantage.

LUCETTE.

Je ne ſuis par intéreſſée: ne vous ruinez pas pour moi.

SILVESTRE.

Eſt-ce comme ça qu'on répond à Monſieur le Procureux, qui veut bian te faire l'honneur de te faire ſa femme, par préférence ſur tout le Village?

VUIDE-GOUSSET.

Certainement, il ne tiendroit qu'à moi de choiſir.

LUCETTE.

Je ne veux pas faire tort à d'autres. Ne vous contraignez pas.

VUIDE-GOUSSET.

Non, non, Lucette, je ne ſuis que mon goût pour vous; ne croyez pas que tout autre puiſſe me plaire.

LUCETTE.

Ah! je n'ai pas peur de cela. Je n'en ſerois pas jalouſe, je vous aſſure.

VUIDE-GOUSSET.

Vous êtes une petite ingrate.

SILVESTRE.

Tu es une ſotte tu ne ſçais pas connoître le prix de Monſieur Vuide-Gouſſet .. Mais tiens, regarde donc la mine qu'un Procureur a avec cette robe-là. Comme en ſe rengorgeant là-deſſous, ça vous li baille un air d'importance. Ça ne te donne pas dans la vue? Eſt ce que tu n'y vois goutte?

VUIDE-GOUSSET.

Ne la grondez pas, Silveſtre. Le mariage lui ouvrira les yeux, ſur-tout quand elle ſe verra elle-même parée, comme je veux qu'elle le ſoit pour mon état de Procureur en Élection.

LUCETTE.

Je n'aime pas la grande parure, cela m'embarraſſeroit; je me trouve plus alerte comme je ſuis. On ſe remue mieux en petit corſet dans ſon ménage.

Gardez vos atours pour d'autres qui en ſeront plus curieuſes que moi.

SILVESTRE.

N'en dis pas davantage, tians, de peur que la patience m'échappe. Va-t-en plutôt, Lucette; va-t-en.

LUCETTE *en s'en allant.*

Oh ! tant mieux, c'eſt ce que je demande.

SCENE VII.

VUIDE-GOUSSET, SILVESTRE, BROUTILLARD.

SILVESTRE.

OH ! oh ! je réduirons ſte petite tête-là ; ne vous mettez pas en peine, Monſieur Vuide-Gouſſet.

VUIDE-GOUSSET.

Quand je l'aurai, j'en viendrai bien à bout. Une jeuneſſe eſt comme une pâte encore tendre, cela ſe paîtrit comme on veut ; allez, je n'en ſuis pas embarraſſé, pourvu que vous teniez ferme.

SILVESTRE.

Ah ! ſoyez-en bien ſûr.

VUIDE-GOUSSET.

Eh bien ! dites-moi, quel étoit le plaiſir que vous vouliez de moi?

SILVESTRE.

Je vous ai dit que mon griſon étoit mort ces

jours derniers, & que j'en ai beſoin d'un autre pour porter mes moutures.

VUIDE-GOUSSET.

Ah, oui ? Vous venez de m'en montrer un, en traverſant la Foire, que vous voudriez bien acheter.

SILVESTRE.

Oui, vraiment ; mais toutes mes Pratiques me doivent. Le temps eſt ſi dur, qu'on ne peut tirer de l'argent de perſonne. Je ſuis à court dans le moment.

VUIDE-GOUSSET.

Je vous entends. Je ſuis à votre ſervice ; & pour vous le prouver, je veux l'acheter moi-même ; laiſſez-moi faire. Puiſque j'épouſe votre fille, ce ſera un préſent de noce.

BROUTILLARD *à part.*

Diable ! il eſt donc bien amoureux.

SILVESTRE.

Ah ! Monſieur Vuide-Gouſſet, vous méritez bien toutes les coleres où je me mets pour vous faire aimer de Lucette. Si ma femme s'entête davantage à préſent, elle verra beau jeu.

VUIDE-GOUSSET.

Je m'en fie bien à vous. Jaime Lucette de tout mon cœur ; & d'ailleurs à mon âge, je ne veux pas, entre nous, prendre une femme qui en ſçache trop long. Lucette, ou je me trompe, eſt encore novice, n'eſt-ce pas ?

SILVESTRE.

Mais, dame... Je crois que oui... Du moins. Ah ! oui, oui... Au Village, ça eſt encore tout

neuf à quinze ans, je vous en réponds. Et pis vous varrez ça, Monſieur l'Procureux, vous le varrez.

VUIDE-GOUSSET.

Oui, je le verrai; & pour conſerver ſon innocence, je lui défendrai de batifoler avec mes Clercs; car ces égrillards-là ſont une peſte pour les jeunes femmes; j'y pourvoirai. Mais vous, par votre autorité de pere, voyez à la déterminer.

SILVESTRE.

N'en doutez pas.

VUIDE-GOUSSET.

Avant qu'il ſoit une demi-heure, vous aurez le griſon. Je le reconnoîtrai bien; comptez ſur ma parole.

SILVESTRE.

Et vous, ſur la mienne.

(Il ſort.)

SCENE VIII.

VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD.

VUIDE-GOUSSET.

ÉCoute, Broutillard, il faut m'aider à avoir ce griſon-là à bon marché, car tu vois que j'en fais préſent à Silveſtre.

BROUTILLARD.

Je l'ai bien entendu, & cela m'a ſurpris. Comment! un Procureur faire des préſens! Mais

ſçavez vous bien, Monſieur, ne vous en déplaiſe, que c'eſt déroger à la coutume.

VUIDE GOUSSET.

Je le ſçais bien ; mais c'eſt pour engager Silveſtre à ne pas fléchir ſur mon mariage avec ſa fille ; car enfin elle me plaît, & tu ſçais que l'amour...

BROUTILLARD.

D'un vilain fait un libéral.

VUIDE-GOUSSET.

Qu'eſt-ce que tu dis ?

BROUTILLARD.

Que vous êtes bien généreux aujourd'hui. Vous avez déja envoyé des gimblettes à la fille, & vous voulez payer un griſon au pere. Diantre ! vous vous mettez en frais.

VUIDE-GOUSSET.

Il eſt vrai que c'eſt bien de la dépenſe, vraiment. Si ce griſon avoit appartenu à un de mes Clients, j'aurois ſi bien fait qu'il ne m'auroit rien coûté ; mais c'eſt un homme qui vient le vendre à la Foire, que je ne connois pas. Cependant, il m'a bien l'air d'un imbécille... Tâchons d'en tirer parti ; comment m'y prendre ? Songes-y de ton côté.

BROUTILLARD.

Oui, oui.

SCENE IX.

VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD, VINCENT.

VINCENT *ſur la maiſon.*

C'Eſt le Procureur avec ſon Clerc, ils ſont ſeuls... Écoutons.

VUIDE-GOUSSET.

Quoi... Eh bien ! as-tu imaginé quelque choſe ?

BROUTILLARD.

Pas encore.

VUIDE-GOUSSET.

Cela n'eſt pas aiſé... Mais, attends, ſi tu m'aides avec adreſſe, peut-être réuſſirons-nous.

BROUTILLARD.

Pour les coups de main, vous ſçavez que je vaux preſque un Procureur.

VUIDE-GOUSSET.

Mais, oui. Tu feras ton chemin.

VINCENT.

Le frippon.

BROUTILLARD.

Frippon !

VUIDE-GOUSSET.

Quoi donc, frippon ?

BROUTILLARD.

Pas plus frippon que vous, Monſieur ; entendez-vous ?

VUIDE-GOUSSET.

Eh ! non, non ; je ne le penſe pas, puiſque nous travaillons de concert.

VINCENT.

Ils le ſont bien tous deux.

BROUTILLARD.

Et ſi nous le ſommes tous deux, vous n'avez donc rien à me reprocher ?

VUIDE GOUSSET.

Non, ſans doute. Il ne s'agit pas de cela... Penſons à notre affaire. Je réfléchis que...

VINCENT.

Je le vois l'homme au griſon.

VUIDE-GOUSSET.

Tant mieux, il ne faut pas le manquer.

BROUTILLARD.

Qui ?

VUIDE-GOUSSET.

Le griſon. Nous voilà au coin d'un petit bois ; perſonne ne nous voit... Il me vient une bonne idée.

VINCENT.

Ils vont l'aſſaſſiner.

VUIDE-GOUSSET.

L'aſſaſſiner ! Toi, y penſes-tu ?

BROUTILLARD.

Qui, moi ? Non, non pas. La Juſtice, Monſieur...

VUIDE-GOUSSET.

Crois-tu que ce ſera moi ? Je n'en ferai parbleu rien.

BROUTILLARD.

Faites-le, ſi vous voulez. Je ferai ce que vous

voudrez avec la plume ; mais pour cela, cherchez-en d'autres. Diable ! il y va de ça... Adieu, adieu, Monſieur ; je m'en vais, tirez-vous-en comme vous pourrez.

VUIDE-GOUSSET.

Écoute donc, ce n'eſt pas là mon intention.

BROUTILLARD.

Eh ! que voulez-vous donc dire ?

VUIDE GOUSSET.

Et toi-même, es-tu fou ? J'ai un moyen... bien moins dangereux ; reſte avec moi.

BROUTILLARD.

A la bonne heure.

VUIDE-GOUSSET.

Tu vas le voir... J'entends quelque choſe de ce côté-là. C'eſt lui, ſans doute : cachons-nous derriere ces arbres. Tu me ſuivras pas-à-pas ſans bruit, & tu conduiras le griſon à Silveſtre, ſi je peux réuſſir.

BROUTILLARD.

Il ſuffit.

VINCENT.

Ah ! parbleu, il faut que je voye juſqu'où ils pouſſeront leur fourberie.

SCENE X.

VINCENT, *toujours ſur la maiſon*; VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD *cachés*; GILLES *tenant ſon griſon.*

GILLES.

JE n'ai point encore pu vendre mon griſon; mais ſi je peux en avoir dix écus, cela fera, avec ce que j'ai déjà amaſſé, deux cens francs. Je ſerai bien content : car Colette, quoiqu'elle diſe qu'elle m'aime bien, alle veut que j'aye queuque choſe devant moi pour l'épouſer. Ah! dame, alle a raiſon, au bout du compte, il faut de ça dans le ménage.

VINCENT.

Le pauvre diable!

GILLES.

Qu'eſt-ce que j'entends?... on appelle le diable. J'ai toujours oui dire que dans le coin de ce petit bois il y revenoit des loups-garoux.

VINCENT.

Oui, prends garde à toi.

GILLES.

Je n'en peux plus... Me voilà pris... Si je pouvois me ſauver... Les jambes me tremblent; marchons comme je pourrons.

VUIDE-GOUSSET *à ſon Clerc.*

Il a peur de quelque choſe. L'occaſion eſt bonne.

GILLES.

On dit qu'il ne faut pas regarder derriere ſoi ; que ça vous torderoit le coû. (*Vuide-Gouſſet détache le griſon , & ſe paſſe la bride au cou.*) J'ai encore bien dn chemin à faire avant de ſortir de-là... Je n'entends plus rien... Si je montois ſur mon griſon j'irois plus vîte... Je ne ſçais pas ſi j'aurai la force de grimper deſſus. Voilà une groſſe pierre qui m'aidera. (*Il ſe retourne & apperçoit le Procureur. Il ſe jette en bas de frayeur.*) Ah ! que vois-je ? Je ſuis perdu.

VUIDE-GOUSSET.

Eh ! non , non ; je ſuis un Procureur.

GILLES.

Ah ! c'eſt le diable,

VUIDE-GOUSSET.

Ne craignez rien , mon ami. Tenez , regardez-moi.

GILLES.

Monſieur le diable, ayez pitié de moi ; je vous demande pardon.

VUIDE-GOUSSET.

Je ne veux pas vous faire du mal.

GILLES.

Monſieur , c'étoit mon âne que je tenois par la bride, & c'eſt vous. Vous êtes un ſorcier.

VUIDE-GOUSSET.

Non e mon ami. Je vous ai dit que j'étois un Procureur , & cela eſt vrai.

GILLES.

Mais , comment êtes-vous donc là à la place de mon âne ?

VUIDE GOUSSET.

Ah ! mon cher ami, c'eſt une choſe ſinguliere; Je veux bien & je dois vous apprendre l'accident qui m'eſt arrivé. Écoutez-moi : approchez-vous ſans crainte.

GILLES.

Mais, Monſieur.

VUIDE-GOUSSET.

Encore donc.

GILLES.

Me voilà bien là : parlez... Je ne ſuis pas ſourd, j'entends bien de loin.

VUIDE-GOUSSET.

Vous ne ſçavez pas que tous les Procureurs ont un pacte avec le diable, pour qu'il leur aide à embrouiller les affaires, afin de gagner de quoi vivre, ſans quoi il n'y auroit pas de l'eau à boire dans le métier.

GILLES.

Vraiment, il faut bien que ce ſoit le diable qui leur donne à tous tant de détours dans la chicane; car j'étois mineur à la mort de mon pere, ils ont tout mangé.

VUIDE-GOUSSET.

Cela arrive ſouvent dans une cauſe où la route devroit être toute ſimple; on forme un labyrinthe où l'on ne peut plus ſe reconnoître : dame, c'eſt ce qui occaſionne la quantité de paperaſſes qui fait notre profit.

GILLES.

Ce qui ruine les pauvres Plaideurs. C'eſt par trop de fripponneries, auſſi.

VUIDE-GOUSSET.

Ce que vous dites eſt juſte, car il nous eſt bien permis, en pillant nos Clients, d'aller juſqu'à un certain point; mais pour nous punir d'être aſſez mal-adroit, pour laiſſer découvrir nos excès, le diable, par notre pacte avec lui, a le droit de nous changer en âne.

GILLES.

Comment! que dites-vous-là?

VUIDE-GOUSSET.

La vérité: vous en voyez la preuve en moi. Lorſque le temps de notre punition eſt paſſé, nous redevenons ce que nous étions.

GILLES.

Et malheureuſement pour moi, votre temps vient de finir. C'étoit donc pour cela que vous appelliez le diable tout-à-l'heure?

VUIDE-GOUSSET.

Le diable?... Oui... oui... Je ſentois que mon temps expiroit, & que j'allois redevenir Procureur.

GILLES.

Il falloit donc attendre que je vous euſſe vendu à la Foire. C'eſt un vilain tour que vous me jouez-là.

VUIDE-GOUSSET.

Je n'étois pas le maître du moment, mais j'eſpere que vous ne m'en voudrez pas; vous avez l'air trop bon-homme pour cela.

GILLES.

Que trop bon; car depuis que vous me ſervez de monture, je ne vous ai pas, je crois, donné dix coups de diguet... (*à part lui.*) Si j'avois ſçu

que c'étoit un Procureur, comme je l'aurois roſſé..! (*Haut.*) Mais, là, dites : n'eſt-il pas vrai que je vous ai mené bien doucement ?

VUIDE-GOUSSET.

Je ne me plains pas de vous.

GILLES.

Mais je me plains, moi. Ça n'arrange pas mes affaires. Vous ne ſçavez pas le tort que ça me fait. Mon âne alloit me ſervir pour mon mariage. J'allois le vendre ; & v'là tout au berniquet.

VUIDE-GOUSSET.

Écoutez, écoutez... Il y a un moyen de vous conſoler.

GILLES.

Comment ! ſeriez-vous aſſez honnête homme ?

VUIDE-GOUSSET.

Comment vous appellez-vous ?

GILLES.

Gilles, pour vous ſervir.

VUIDE-GOUSSET.

Gilles ? Bon. Où demeurez-vous ?

GILLES.

A deux lieues d'ici, à la Haute Futaye. (*A part lui.*) Il veut me rendre l'argent de mon griſon.

VUIDE-GOUSSET.

J'irai vous voir.

GILLES.

Bien de l'honneur pour moi, Monſieur ; vous me trouverez bien. On connoit Gilles par-tout.

VUIDE-GOUSSET.

Je le crois bien... Je vous donnerai mon adreſſe.

GILLES

GILLES.

Votre adreſſe... Ce n'eſt pas là de l'argent ; pourquoi faire, Monſieur ?

VUIDE-GOUSSET.

Parce que je veux être votre ami, & vous récompenſer de la perte que vous avez faite.

GILLES.

Ah ! Monſieur, vous êtes bien bon, vous m'avez coûté dix écus.

VUIDE-GOUSSET.

Je veux faire mieux que cela pour vous.

GILLES.

Oui dà, Monſieur ; vous ne méritiez pas ce qui vous eſt arrivé. Ah ! l'honnête Procureur ! Qui s'y ſeroit attendu ?

VUIDE-GOUSSET.

Oui, oui. Tenez... ſi vous avez quelque procès ; je m'en chargerai : en vous traitant en conſcience, je vous épargnerai plus de la moitié des fraix, vous regagnerez plus que vous ne perdez.

GILLES.

Bon...

VUIDE-GOUSSET.

Au revoir, Maître Gilles.

GILLES.

Adieu, Monſieur. (*Vuide-Gouſſet ſort.*)

SCENE XI.

GILLES, *se croyant seul ;* VINCENT, *toujours sur la maison.*

GILLES.

ME v'là bien avancé ! J'étois bien étonné auſſi qu'un Procureur voulut rendre... Mais, je pourrois pourtant bien lui faire un bon procès... Et où le trouver ? Et puis un Procureur ! il me rongeroit juſqu'aux os... J'y ai été pris.

VINCENT.

Cet homme-là me ſera peut-être utile ; allons lui parler.

GILLES.

Je crois, tout réfléchi, qu'il vaut mieux perdre que de plaider avec ces gens-là... Qu'eſt-ce que j'entends ? Eſt-ce encore quelque Procureur.... Mais je n'ai plus rien à voler.

VINCENT *arrivant.*

Qu'avez-vous donc ?

GILLES.

Rien, rien ? c'eſt que je viens d'avoir une belle peur tout-à-l'heure, je n'en ſuis pas encore bien remis. Si vous ſçaviez la choſe terrible qui m'eſt arrivée, allez... Je n'en reviens pas.

VINCENT.

Il eſt vrai qu'elle eſt bien ſinguliere.

GILLES.

Oui, vraiment. Eſt-ce que vous la ſçavez

VINCENT.

Oui, j'ai tout vu, je ſçais tout; & je connois le Procureur.

GILLES.

Bon ! Ne pourriez-vous pas m'expliquer cela ?

VINCENT.

Je vous l'expliquerai ; quand j'aurai vu quelqu'un à qui j'ai affaire... Ne vous en allez pas chez vous. Vous ne perdrez peut-être pas votre griſon... Allez dans un moment m'attendre au Cheval blanc. J'irai vous y trouver, n'y manquez pas.

GILLES.

Oh ! que non, oh ! que non. Je vais y aller.

VINCENT *à part, en s'en allant.*

Il faut avertir Lucette de ma découverte.

SCENE XII.

GILLES *ſeul.*

S'Il pouvoit me faire rendre mon argent ; ce ſeroit un honnête homme.

SCENE XIII.

GILLES, SILVESTRE *conduiſant ſon griſon.*

GILLES.

MAis, qu'eſt-ce que je vois ? Voilà un griſon qui reſſemble bien au mien. Qu'eſt-ce que cela ſi-

gnifie ? C'eſt lui ! c'eſt lui-même ! V'là toute ſon encolure, les marques qu'il portoit ; ah ! c'eſt lui-même !

SILVESTRE.

Qu'eſt-ce que tu regardes donc tant là, toi ?

GILLES.

Eh, parbleu ! je regarde ton griſon... Je ne me trompe pas... Adieu, mon argent ; le Procureur a déjà recommencé ſes fredaines. C'eſt lui, c'eſt lui !

SILVESTRE.

La fin de ça, eſt-ce que ſte bête-là te doit queuque choſe ?

GILLES.

Ça ſe pourroit bien. Où eſt-ce que tu l'as eu ?

SILVESTRE.

Eh, parbleu ! à la Foire.

GILLES.

Aujourd'hui ?

SILVESTRE.

Pardi, oui.

GILLES.

J'en ſuis fâché pour toi.

SILVESTRE.

Eh bien ! v'là qui eſt drôle. Et pourquoi donc ça ?

GILLES.

C'eſt que tu ne ſçais pas tout. Tu crois donc bonnement que c'eſt une âne que ça, pauvre nigaud ?

SILVESTRE.

Mais, mais, voyez ſt'imbécille ! Eſt-ce que tu as la berlue ?

GILLES.

Pas tant que toi. Je le connois bien ; va ; il a été à moi pendant deux ans... C'eſt bien un âne ; mais ce n'eſt pas un âne. Je te ſoutiens, moi, vois-tu, que ce n'eſt pas là un âne, encore un coup, comme tu crois le voir, entends-tu ? Et je te conſeille, pour ton bien, de le revendre tout-à-l'heure.

SILVESTRE.

Allons donc, allons donc. Je ſuis bien bon de t'écouter... (*à part lui.*) Il a la cervelle timbrée, le pauvre garçon.

GILLES.

Va, tu ne ſçais pas le fin de l'hiſtoire, comme moi ; tant pis pour toi, ſi tu ne veux pas me croire. J'y ai été pris, tu le ſeras à ton tour.

SILVESTRE.

Que diable veut-il dire ? Mais, au moins, dis-moi donc ce que c'eſt ?

GILLES.

Eh bien ! c'eſt un Procureur, puiſque tu veux le ſçavoir.

SILVESTRE.

Oh ! pour le coup, en voilà bien d'un autre. J'avois bien raiſon de penſer que tu avois perdu la tête.

GILLES.

Eh non, non. C'eſt qu'il a trop pillé & trop bêtement. Tu ne ſçais pas le chic, toi.

SILVESTRE.

Où va-tu chercher de pareilles extravagances ? Adieu, adieu.

GILLES.

Attends, attends. Que je lui diſe deux mots à l'oreille... Parlez, Monſieur le Procureur, vous v'là donc encore une fois rechangé en âne ? Comment ! vous n'avez pu vous corriger de vos ſottiſes ? Vous avez donc pillé de nouveau ſans adreſſe ? Vous méritez bien ce qui vous arrive.

SILVESTRE.

Par ma foi, ſt'homme-là eſt bien fou.

GILLES.

Vois-tu qu'il m'entend bien... Il n'y a point à ſecouer les oreilles. Vous n'avez pas voulu me rendre l'argent que vous me faiſiez perdre, vous en v'là puni. Allez, je vais vous recommander de la bonne façon... Écoute, l'ami.

SILVESTRE.

Qu'eſt-ce que tu vas encore me chanter ? Je ne crois pas un mot de toutes tes rêveries.

GILLES.

A la bonne heure. Je t'avertis donc ſeulement que c'eſt un chien de pareſſeux ; mais qui va comme un cheval de poſte, quand on le roſſe d'importance.

SILVESTRE.

Ah ! pour ça, c'eſt bon à ſçavoir. Je te ſuis obligé. Ne t'inquietes pas ; s'il ne tient qu'à ça, j'avons le bras bon.

GILLES.

Tu feras bien. Adieu... Va, va, frippon, tu te ſouviendras de moi. Je ſerai vengé du Procureur ſur le griſon... Allons-nous-en au Cheval blanc. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

SILVESTRE, CLAUDINE, LUCETTE.

SILVESTRE *ſans voir Claudine, ni Lucette.*

IL y a queuque choſe l'à-deſſous que je ne comprenons pas... (*Les appercevant.*) Ah ! je vois notre femme & notre fille... Vous v'là toutes deux, j'en ſuis bien aiſe. Je vais bientôt revenir avec Monſieur Vuide-Gouſſet. Je lui ai promis de finir nos arrangemens aujourd'hui ; attendez-moi là.

SCENE XV.

CLAUDINE, LUCETTE.

CLAUDINE.

AH ! pardi, oui ; avec ſon chien de Procureux ; tians, Lucette, il faut tenir ferme ; je veux bien abandonner Gervais, puiſqu'abſolument tu ne l'aimes point. Tu ſçais que ton pere m'a battue pour me forcer à me tourner du côté de Monſieur Vuide-Gouſſet ; ça me fera faire tout le contraire.

LUCETTE.

Vous avez raiſon ; & moi, je n'en voudrois pas par rapport à vous.

CLAUDINE.

Je t'en ſçais bon gré, & pour les faire enrager

tous les deux, je me mets du côté de Vincent. Tiens bon, toi : je vais faire carillon contre le Procureur ; mais l'as-tu vu, Vincent ?

LUCETTE.

Non, je n'ai vu que ſon petit frère Jaquot, qui m'a dit de ſa part qu'il en ſçait aſſez du Procureur, pour le mettre dans l'embarras.

CLAUDINE.

Le vilain homme, qui me fait battre par mon mari ! Ah ! s'il devenoit jamais le tien, & que tu vouluſſes m'en croire, il s'en repentiroit. Je t'en apprendrois le moyen.

LUCETTE.

J'aime bien mieux ne pas l'épouſer. Mais voilà Vincent.

SCENE XVI.

VINCENT, CLAUDINE, LUCETTE.

LUCETTE.

EH bien ! ſçais-tu quelque choſe ?

VINCENT.

Oui... Mais voilà ta mere.

LUCETTE.

Il n'y a rien à craindre.

CLAUDINE.

Non. Je ſuis pour toi à préſent ; tu ne ſçais donc pas que ce maudit Procureur m'a fait battre par mon mari. Ah, jarnonbille ! tu crois ben qu'on ne ſeroit pas femme, ſi on ne ſe vengeoit pas.

VINCENT.

VINCENT.

On ſçait cela. Je ſuis fâché des coups que Silveſtre vous à donné ; mais à quelque choſe malheur eſt bon.

LUCETTE.

Oui ; car, comme tu vois, ma mere eſt pour nous ; mais ſi de ton côté tu ne fais rien, nous n'en ſerons pas plus avancé.

VINCENT.

Ne t'inquiete pas ; puiſque ta mere eſt pour nous, j'ai bonne eſpérance. Le Procureur a fait un tour pendable. Il aura de la peine à s'en tirer. J'ai un homme qui le mettra au pied du mur. Je vais te raconter cela... Imagine-toi que... Mais j'entends quelqu'un... Paix... C'eſt ton pere.

CLAUDINE.

Avec ſon Procureux.

SCENE XVII.

CLAUDINE, LUCETTE, VINCENT, SILVESTRE, VUIDE-GOUSSET.

SILVESTRE.

C'Eſt bon. Vous v'là toutes deux... Mais qu'eſt-que Vincent fait là ?

VINCENT.

Je venois pour conſulter Monſieur le Procureur.

VUIDE-GOUSSET.

Moi ! Sur quoi ?

VINCENT.

Sur une petite difficulté au ſujet du mariage de Lucette.

SILVESTRE.

Tu vians nous la bailler belle, toi. Je ſçavons bian qu'il y a queuque choſe entre vous deux; mais toute la manigance que tu auras pu faire avec elle, ne ſarvira de rien.

VUIDE-GOUSSET.

Ce garçon-là eſt ſingulier. De quoi ſe mêle-t-il?

SILVESTRE.

Eh, pardi! ſans doute. J'avons donné notre parole d'honneur à Monſieur Vuide-Gouſſet de li bailler note fille en mariage. J'avons juré foi de Meûnier. Y a-t-il rian de plus fort que ça?

CLAUDINE.

Et nous, j'avons juré tout le contraire. Note fille aime Vincent; c'eſt un bon Couvreur, dont alle ſe trouve contente. J'nous ſommes, à cauſe de ça, déſiſtée de Gervais. Il faudra bien que vous faſſiez de même.

VUIDE-GOUSSET.

Claudine, Claudine, il ne faut pas que la poule chante plus haut que le coq.

SILVESTRE.

Bian dit, ça, Monſieur le Procureux.

CLAUDINE.

Quand le coq chante mal, la poule peut lever la crête; & prenez-y garde, Monſieur le Procureux.

SILVESTRE.

Claudine, ſouviens-toi de ce matin... J'entends & je prétends que Monſieur le Procureux ſoit mon

gendre, entends-tu. Et toi, Vincent, il te convient bian de t'entremêler dans tout ça... Je ſçais pourquoi je li donne la préférence, peut-être.

VINCENT.

Ah ! oui, oui; il eſt vrai que je n'ai pas le ſecret d'avoir un âne, comme lui, à ſi bon marché, pour vous en faire préſent.

VUIDE-GOUSSET.

Comment, le ſecret ! Que veut-il dire, le ſecret ! Prenez garde à ce que vous dites, mon petit ami. A bon marché ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Je paie, comme un autre, les choſes ce qu'elles valent, entendez-vous. Que prétendez-vous dire ?

VINCENT.

Que tout le monde ſçait que Monſieur Vuide-Gouſſet prend tous les moyens poſſibles pour ne pas vuider ſon gouſſet, & cela ne ſeroit pas difficile à prouver.

VUIDE-GOUSSET *à part.*

Sçauroit-il quelque choſe? (*A Silveſtre.*) Silveſtre, renvoyez ce jeune étourdi-là, il en dit trop.

CLAUDINE.

Ah ! oui, il en dit trop pour vous; mais ce qu'il dit devroit faire rentrer mon mari en lui-même. Tu n'as pas aſſez d'adreſſe, vois-tu. Ne ſçais-tu pas que tout le Village dit que ton métier eſt un métier de voleur.

LUCETTE.

Rien n'eſt plus vrai, mon pere; & c'eſt pour cela qu'on vous a donné le ſobriquet de Pille en ſac.

SILVESTRE.

Je ſçavons ça. Ce ſont des jaloux,

CLAUDINE

Ça ſe peut ; mais ſi l'on voit mettre ce nom de Pille en ſac avec celui de Vuide-Gouſſet, ça va faire trembler tout le Village, & nous ôter toutes nos pratiques.

SCENE XVIII.

GILLES, Les Précédens.

VINCENT.

TEnez, tenez, voilà l'homme à qui il a volé l'âne.

VUIDE-GOUSSET *ſe cachant.*

Que vois-je ?...

CLAUDINE.

Bon... Parlez, Monſieur le Procureur ; connoiſſez-vous ſt'homme-là qui vient ?

VUIDE-GOUSSET *à part.*

Comment me tirer de-là ?

CLAUDINE.

Vous vous cachez ; on ſe doute bien pourquoi. Les frippons craignent le grand jour, Monſieur le Procureux.

SCENE XIX.

Le Procureur PREND-TOUT *dans le Parquet.*
Madame CARPILLON *dans une Loge.*
UN MEUNIER *de l'autre.* Les Précédens.

PREND-TOUT *ſe levant.*

C'Eſt trop jouer les Procureurs, auſſi. Toujours frippons, frippons. Paſſe pour les Meûniers.

SILVESTRE.

Excuſez, Monſieur le Procureur; ma femme eſt une impertinente. On ſçait ce que c'eſt qu'un Procureur dans le fond.

PREND-TOUT.

Sans doute... Mais, mais avec votre air goguenard, ſçachez qu'on doit les ménager, au bout du compte.

LE MEUNIER.

Et pourquoi les ménagera-t-on plutôt que les Meûniers, je vous prie, Monſieur le Procureur. Avez-vous plus que nous le droit de voler, ſans qu'on oſe le dire? Oh! je crois que ſur ſt'article-là je nous valons bien.

Madame CARPILLON.

Ah! pardi, oui. La reſſemblance n'eſt pas difficile à trouver; l'un porte les ſacs au moulin & l'autre à l'Audience. On ſçait bien ce qu'ils leur valent à tous deux. L'un gagne en les vuidant, & l'autre en les rempliſſant.

PREND-TOUT.

Taiſez-vous, ma mie. Je vous trouve bien plai-

ſante de comparer un Procureur à un Meûnier.

Madame CARPILLON.

Ma mie ! mais voyez donc ! Comme ſi on ne connoiſſoit pas Monſieur le Procureur Prend-tout. Il connoît bien auſſi Madame Carpillon, lui. J'ai paſſé par ſes mains, moi, telle que vous me voyez. Pour un miſérable petit procès que j'ai eu, ſi vous ſçaviez comme il m'a fait danſer mon inventaire.

SILVESTRE.

Mais, mais, Madame, on ne doit pas interrompre le Spectacle. Monſieur le Procureur eſt ici pour ſon argent comme vous.

Madame CARPILLON.

Et qu'il ne ſe cache donc pas. On peut bien rire aux dépens de ceux qui vivent aux nôtres. Tenez, je vois bien, moi, ce qui lui tient le plus au cœur; c'eſt de voir changer un Procureur en âne. C'eſt là ce qu'eſt piquant.

LE MEUNIER.

Oh ! par ma foi, c'eſt bien dit. Je crois qu'il paſſeroit tout le reſte.

Madame CARPILLON.

Et oui, oui. Il falloit plutôt le changer en émouchet; ça porte plume, & c'eſt fait pour voler. Ça vous enleve tous les poulets d'une baſſe-cour, l'un comme l'autre. PREND-TOUT.

Cela eſt trop fort, je n'y puis tenir. C'eſt votre Piece qui occaſionne tous ces ſarcaſmes là... Je m'en plaindrai... Nous verrons ſi l'on vous ſouffrira d'habiller ainſi les gens... Oh ! je vous jure que je m'en plaindrai, ſoyez-en ſûrs. (*En ſortant.*) Nous verrons, nous verrons. Cela eſt affreux, cela eſt abominable.

SCENE DERNIERE.

VUIDE-GOUSSET, SILVESTRE, VINCENT; CLAUDINE, LUCETTE, GILLES.

GILLES.

Tout ça, tout ça eſt fort bien; v'là bien du bruit; Mais tout ça ne me rend pas mon âne, à moi. Tu me l'as promis, Vincent.

VINCENT.

Oui, oui, mon ami Gilles. Tiens, voilà celui qui te l'a volé. Il veut me voler auſſi ma maîtreſſe. Monſieur Vuide-gouſſet, qu'en dites-vous?

VUIDE-GOUSSET *à part.*

Mais, mais, que lui dire? Payons d'effronterie. (*Haut.*) Eh bien! que l'on me faſſe aſſigner, je répondrai. Nous verrons ſi l'on prouvera une pareille accuſation... Je te ferai encore faire réparation d'honneur... Oh! oh! oh! petit drôle, tu ne ſçais pas ce que c'eſt que d'avoir affaire à un Procureur; il faut être bien hardi.

VINCENT

Vous avez beau appeller la chicane à votre ſecours; allons, Monſieur Vuide-Gouſſet, il faut me céder Lucette & payer le griſon à Gilles, où je vas vous dénoncer à la Juſtice. Nous verrons ſi vous pourrez la tromper auſſi.

SILVESTRE.

Monſieur Vuide-Gouſſet, v'là une vilaine affaire. Tirez-vous-en comme vous pourrez.

VUIDE-GOUSSET.

Et non, non, il faut tout nier; il n'y a pas de témoins.

SILVESTRE.

Niais, niais, Monſieur le Procureur, niais.

VINCENT.

J'ai tout vu, moi, de deſſus cette maiſon-là où je couvrois.

CLAUDINE.

Eh bien! vous v'là pris.

VUIDE-GOUSSET.

Oh! je ne ſerai pas le plus fort. je me déſiſte de mes prétentions ſur Lucette; mais au moins rendez l'âne à Gilles, que je ne perde que mes gimblettes.

SILVESTRE.

Non, palſanguoi! ce n'eſt pas moi qui l'ai volé, arrangez-vous.

VUIDE-GOUSSET.

Il faut donc avaler la pillule toute entiere; allons, je paierai le griſon. Mais conſentez au mariage de Vincent; car vous pourriez paſſer pour un recéleur.

SILVESTRE.

Oui-dà, diable! allons j'y conſens.

CLAUDINE.

Me v'là contente; & toi auſſi, Lucette, n'eſt-ce pas?

LUCETTE.

Oui, ma mere, il faut que Vincent ſoit bien adroit pour triompher d'un Procureur.

VINCENT.

Il eſt vrai, ma chere Lucette; mais ce n'eſt qu'au Public qui nous a ſervi de témoins, que nous devons notre bonheur.

F I N.